

Archives PF-Messenger-19/11/1880

Messieurs, vous avez pu, comme moi, constater le contraire, pour ce qui concerne la rive droite au moins. Avant la construction du pont et de la digue, la berge droite était, comme partout ailleurs, peu élevée et la rivière aussi peu

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

AFFAIRES D'ORIENT.

commandant en chef des troupes du Monténégro qui opèrent con
[SUPPLEMENT, p. 249-250.]

ne bulgare qui avait à Schornau pour confier avec l'amiral Seymour.

Antwerp, 24 septembre. — Le bruit qui avait couru que les Allemands allaient se diriger à Schornau, le 17 courant, est faux.

London, 25 septembre. — La remise par l'amiral Seymour d'un ultimatum aux Russes, produit à Constantinople une profonde consternation.

Rapace, 25 septembre. — L'amiral Seymour vient d'arriver; il a annoncé qu'il était de la flotte combinée et qu'il allait à la guerre. L'amiral a rompu toute communication avec Riza Pacha. La Ligue albanaise a menacé d'arrêter les croiseurs étrangers, assurant que la flotte commença les hostilités.

Rapace, 26 septembre. — L'amiral Seymour, ainsi que les commandants des escadres alliées, à l'exception cependant de l'amiral Fournier, à bord du vaisseau anglais *Hellion*, sont allés faire une reconnaissance dans les eaux albanaises.

Rapace, 27 septembre. — D'après un renseignement digne de foi, on assure qu'en raison de l'arrivée d'un courrier venant de France, la flotte combinée ne partira pas pour Dulgino d'ici 48 heures.

Cravosa, 27 septembre. — Hier le prince du Monténégro a reçu officiellement l'avis qu'une marche sur Dulgino serait considérée comme une déclaration de guerre. En raison de cette information, le prince a télégraphié à l'amiral Seymour qu'il n'était pas prêt à attaquer les Albanais renforcés comme ils le sont par des troupes turques, infanterie et artillerie, et les puissances européennes ne mettaient pas à sa disposition des troupes de débarquement. Cet avis, envoyé par la Poste, peut être considéré comme l'équivalent d'une déclaration de guerre aux puissances européennes. La frégate ottomane *Schiffwenich* croise près de Dulgino. Elle sera invitée à se retirer, et si elle offre de la résistance, elle sera inévitablement détruite ou coulée.

Rapace, 27 septembre. — L'escadre qui prendra part à la démonstration navale sera divisée en trois colonnes. La première, comprendra les vaisseaux anglais et italiens; la deuxième, ses vaisseaux autrichiens et français; et la troisième, les vaisseaux allemands et russes.

Rapace, 28 septembre. — L'escadre allemande, le *Reichs Admiral*, a reçu l'ordre de s'abstenir de toute hostilité dans l'affaire de Dulgino.

Burin, 28 septembre. — Les puissances européennes ont demandé péremptoirement au Sultan le rappel immédiat de Riza Pacha et la remise de la ville de Dulgino.

La France travaillait.

Le Bulletin de statistique, que le ministère des finances publie tous les mois depuis quatre ans, vient de paraître.

Le fascicule porte la date du mois de juillet dernier.

On y relève, entre autres choses, des données intéressantes sur le commerce extérieur de la France pendant le premier semestre des années 1879 et 1880.

En comparant le premier semestre de 1880 au semestre correspondant de 1879, on constate au profit de celui-ci une augmentation totale de 230 millions et demi de francs, dont 173 millions à l'importation et 58 millions et demi à l'exportation.

Le total des importations et des exportations a été pour le premier semestre de cette année de plus de 4 milliards de francs, dont 2 milliards 401 millions de francs à l'importation et 1 milliard 638 millions de francs à l'exportation.

Voici comment se répartissent ces chiffres.

IMPORTATIONS.	
Objets d'alimentation.....	1,107 millions de francs.
Matières premières.....	967
Objets fabriqués.....	213
Autres marchandises.....	116
Total.....	2,403
EXPORTATIONS.	
Objets fabriqués.....	885 millions de francs.
Matières premières et objets d'alimentation.....	60
Autres marchandises.....	91
Total.....	1,036

Il ressort de ce tableau que la France, considérée par rapport au commerce extérieur, est à tout point un pays qui importe des matières premières et exporte des objets fabriqués. C'est là, entre beaucoup d'autres, une des raisons pour lesquelles son importation l'emporte sur son exportation.

La France est désormais un pays industriel autant qu'un pays agricole; c'est un pays qui travaille de toute main. Son commerce extérieur va sans cesse progressant, et il a augmenté, ainsi qu'il a été dit, pour le premier semestre seulement de 1880 comparé à celui de 1879, de l'énorme somme de 230 millions de francs.

A l'importation, ce sont les vins surtout qui ont donné lieu à cet excédent. On en a reçu pour une valeur de 172 millions de francs, ou 121 millions de plus que pendant le premier semestre de 1879. Cette augmentation s'explique par le faible rendement de la dernière récolte, qui n'a été, à cause du phylloxera, que de 25 millions d'hectolitres, et par l'accroissement de la consommation en France, qui est si marquée depuis quelques années.

La quantité de vins étrangers importés pendant les six premiers mois de 1880 a été de près de quatre millions et demi d'hectolitres; c'est le chiffre de la consommation du Paris, c'est plus que la France n'exporte en une bonne année dans le monde entier.

Les autres marchandises qui ont contribué plus particulièrement à l'augmentation des importations sont les fruits de table, les bois de construction et les douilles ou merisiers, les graines oléagineuses, les sucres bruts, la houille, les légumes secs, enfin les eaux-de-vie et esprits de toute sorte.

A l'exportation, les produits textiles, savoir la soie, et la plupart des objets fabriqués sont en grands progrès. On constate d'ailleurs d'importantes augmentations sur les fils et tissus de laine, les fils et tissus de coton, les confections, les peaux préparées et les ouvrages en peaux ou en cuir, enfin sur tous les articles de l'industrie parisienne, y compris la papetterie, la porcelaine, les modes et les fleurs artificielles.

(Echange.)

FAITS DIVERS

Tous ceux qui ont lu le *Rapace* ont vu que le gouvernement italien, qui a été nommé par le gouvernement chilien, a qui elle appartient, a un nommé Von Rodi, fils d'un ministre protestant à Berne. La carrière de Von Rodi a été assez agitée, et il paraît être un digne successeur du maréchal abandonné appelé par Daniel de Foe Robinson Crocus dans son service de l'Autriche comme lieutenant de cuirassiers et combattit vaillamment pendant la campagne de 1866; il reprit à Nachod une grave blessure qui le força à quitter le service. Après le traité de paix de Nikolsburg, il alla vivre à Paris d'une petite pension que lui faisait le gouvernement autrichien. Lorsque éclata la guerre franco-prussienne, il s'enrôla dans un régiment de ligne française et se distingua par son dévouement et sa bravoure au sanglant combat de Champigny. En 1871, Von Rodi émigra au Chili et y fit des affaires avec tant de succès qu'il put, à l'expiration de son contrat, acheter sa liberté et transporter dans son pays une petite colonie d'agriculteurs et d'éleveurs. Il éleva du bétail et cultiva des légumes, donna des renseignements aux navires balaisiers. Il gouverna ses sujets à la façon de Robinson Crocus, on leur distribuait leurs rations en personne, et exerça une autorité paternelle sur leurs mœurs et sur leur éducation. Ses affaires prospérèrent merveilleusement, et il a déjà réussi à mettre en culture plus de la moitié de l'île.

Un recensement récent à la Nouvelle-Zélande nous révèle ce fait que le nombre des indigènes, les Maories, diminue rapidement; il est très probable qu'après une ou deux générations ils nient complètement disparus. Les causes que l'on indique à cette décadence nationale sont l'ivrognerie, la mauvaise nourriture, des habitudes insalubres, l'absence de tout progrès, et en général un genre de vie dégradé.

En 1861, le nombre des Maories était évalué à 55,336, mais depuis ce nombre s'est abaissé à 43,593, ou d'environ 20 p. 0/0 en dix-sept ans. Cependant les indigènes d'Hawaï décroissent encore d'une manière plus rapide; leur nombre a diminué de 37,125 en 1866, à 44,068 en 1878, dans la proportion de 23 p. 0/0 en douze ans, ce qui est à peu près la même proportion que celle des Maories.

Le *Registrar* général de la Nouvelle-Zélande a peu d'espoir de voir les Maories remonter dans la voie du progrès, car, sans parler de l'absence chez eux des qualités morales nécessaires pour s'élever, les descendants de ces races aborigènes montrent irrémédiablement qu'elles sont incapables de faire entrer les habitudes de la civilisation dans les mœurs primitives.

Un statuaire français, M. Emile Jeanneney vient de découvrir une intéressante application du cylindre qui paraît appelée à un grand avenir. Frappé de la propriété de cette masse fort dure de devenir malléable à 125°, il eut l'idée d'en faire des clichés pour l'impression typographique. Les clichés de gravures sur bois, sur taille-douce, sont obtenus jusqu'à un certain point par le galvano-plastique, par des opérations longues et compliquées. Les clichés en cylindre, au contraire, se font en un instant; il ne faut guère plus d'une demi-heure pour les obtenir; ils sont en même temps beaucoup plus résistants que ceux obtenus par le galvano-plastique; tandis que ces derniers ne supportent pas un tirage au delà de 30,000 épreuves, avec un cliché en cylindre on se peut imprimer 36 mille exemplaires sans que le trait ait été altéré sensiblement. Les clichés en cylindre ont, de plus, l'avantage d'être flexibles, ce qui permet de les appliquer à la surface des cylindres des presses rapides à la rotation.

M. Carter, chargé par le roi des Belges de la direction des télégraphes qui font partie de l'expédition belge en Afrique, vient de donner encore de ses nouvelles. Dans une lettre arrivée par le dernier courrier et datée de Karcem (Afrique centrale), il décrit les périls auxquels il a été exposé et toutes les difficultés qu'il a rencontrées sa caravane, composée de 180 hommes.

Notre principale nourriture, dit M. Carter dans sa lettre, consiste en maïs mûlé de sable et de sel; cependant tous les deux, soit jour ou nuit, je vais chasser; je me un zèbre, le meilleur gibier de l'Afrique, ou une antilope, ce qui permet à mes gens de vivre dans l'abondance pendant toute une journée. Dans une de mes dernières chasses, j'ai manqué périr. J'avais tiré une girafe, dans le corps de laquelle je lognai deux balles; mais elle parvint à s'enfuir, et après l'avoir immédiatement poursuivie par les valvées et les collines, je retournai au camp, lorsque j'entendis un véritable vacarme. Mes deux porteurs me dirent que c'était un rhinocéros. Je pris un fusil du calibre n° 10 et me glissai silencieusement dans les herbes, hautes de plus de six pieds, jusqu'à l'endroit où venait le bruit. Je comptais alors que si j'avais affaire à un rhinocéros, il devait d'abord me frapper, puis je ne pouvais l'apercevoir, ou bien que j'étais en présence de deux sangliers se livrant un combat acharné; mais en même temps quelque chose me disait que ces animaux ne pouvaient faire un tel vacarme. Cependant, chose étrange! si me venait pas à l'idée que en posant être des lions, bien que la région en soit remplie. J'avais hardiment, derrière les buches avec ma carabine, et enfin j'eus découvert trois lions qui dévorant un sanglier que je venais de tuer.

Le lionne et les griffes de ces bêtes féroces, qui se disposent cette proie, étaient couverts de sang. Bien qu'ayant apporté d'abord un saisissement, je gardai tout mon calme et je pensai que le dernier bête était venue, car le lion approché devient féroce lorsqu'il se sentant pressant son repas. Le lion qui se trouvait face à moi m'apparut aussitôt; il se leva et se mit à se battre les flancs avec sa queue; quant aux autres, je ne saurais dire quelle était leur attitude, car leur camarade se préparait à bondir, et je n'osai détacher mes yeux de lui, ne fût-ce que pour constater qu'il était mort. Je courus pour m'éloigner sur moi, je l'ajustai et tirai en pleine poitrine, puis je retalai d'un pas afin de profiter de l'autre canon, résolu à vendre chèrement ma vie.

Quels ne furent pas mon étonnement et ma joie lorsque je vis les deux autres bêtes féroces s'enfuir au plus vite, à travers les herbes et dans des directions opposées! Je pouvais à présent les regarder et, regardant autour de moi, je cherchai mes porteurs; ils se trouvèrent à 50 mètres de distance, tremblant d'effroi; les lions m'avaient abandonné, emportant mon second fusil; je m'approchai du lion qui gisait à terre; il était mort. La nuit arrivait, et nous retournâmes au campement.

Archives PF-Messenger-19/11/1880